

A l'ouest rien de nouveau 1929

La première édition allemande porte cette citation de la critique élogieuse de Walter von Molo: «*C'est un monument à la gloire du soldat inconnu, signé par tous nos morts*».

La phrase est belle, elle est écrite par un écrivain allemand qui aura maille à partir avec le régime d'Hitler, mais qui ne s'exilera pas comme de nombreux autres intellectuels, se retrouvant dans une situation plus que complexe!

Je ne reviens pas sur le succès énorme de ce livre.

Le sujet du roman:

C'est le récit d'un simple soldat allemand Paul Bäumer passé brutalement du lycée au front où il voit mourir un à un ses camarades.

Je ne vais pas étudier chaque personnage du roman, notamment les camarades de Paul, qui sont tous très jeunes, entre 18 & 20 ans, anciens lycéens pour plusieurs d'entre eux, deux sont ouvriers, un serrurier, un ouvrier dans les tourbières, un paysan plus âgé & enfin un cordonnier le plus âgé de tous, il a 40 ans.

Ils forment une escouade, c'est un petit groupe de 7 à 12 soldats commandés par un sous-officier.

Je vais me centrer sur le narrateur.

Le narrateur est le héros principal, Paul B. il parle à la première personne, nous pénétrons dans ses pensées profondes, ce qui donne son ton intimiste au roman.

C'est un garçon sensible, que l'on sent un peu renfermé, il regarde, il écoute, il est délicat, il s'oblige à rendre visite à la mère de son ami mort pendant sa permission, lui cachant la vérité sur les circonstances de sa mort, comme il cache à ses parents & à ceux qui l'interrogent ce qui se passe au front, car c'est indicible...un mur s'est dressé entre eux.

Il est comme dans un état second face à ce qu'il vit.

Ce n'est donc pas le récit personnel de la guerre vécue par E.M. Remarque comme l'éditeur a voulu le faire croire.

Mais R. a utilisé ses propres souvenirs & ceux des soldats qu'il a côtoyés que ce soit sur le champ de bataille où à l'hôpital de Duisbourg, il a inventé les différents personnages, faisant œuvre de fiction.

Paul B. n'est pas R; cependant il lui a donné son 2ème prénom de naissance, avant qu'il ne choisisse son pseudonyme d'écrivain, Paul.

Comme lui P. a quitté ses études pour devenir soldat sauf qu'il s'est engagé volontaire; comme lui sa mère est morte d'un cancer pendant la guerre; comme lui il a une sœur au moins, dans le livre Paul parle de sa sœur aînée qu'il retrouve chez ses parents lors de sa permission, elle lui fait des beignets, nous savons ce qui est advenu à la sœur de R en 43.

Alors, notre jeune héros ressemble-t-il à Remarque? On peut s'interroger, en tout cas pas à ce que R est devenu! A moins qu'au-delà du cliquant & du tape à l'œil de sa vie publique, une façon d'exorciser des souvenirs mortifères, il ne faille retrouver sa nature profonde dans ses livres qui, nous l'avons vu, sont plutôt sombres, toujours en relation avec les événements graves qui se déroulent

dans son pays...

On peut imaginer qu'il y a 2 E.M.R, le mondain séducteur, avide de succès & l'écrivain: son œuvre & ce qu'il laisse voir de lui-même étant si opposés...

Au cours du roman nous vivons la guerre au rythme du narrateur.

Il ne nous donne pas ou peu d'indication sur la guerre vue par les états-majors, ses offensives, contre-offensives, à peine une date, peu de noms de lieux, c'est un simple soldat au ras des pâquerettes qui suit le mouvement. Il parle des saisons, de son quotidien, sans voir plus loin: il essaie de survivre!

Seulement vers la fin, pendant l'été 18 il comprend que son pays perd la guerre, il parle des troupes fraîches anglaises & américaines qu'ils ont en face d'eux avec des armements plus puissants que les leurs.

Avec lui nous montons au front, nous installons des fils de fer barbelés, nous avons peur, nous entendons les cris des blessés qui fendent le cœur, nous sommes assourdis par les bruits de la guerre, les plus forts n'étant pas les plus dangereux, nous vivons l'attaque des gaz, nous sentons l'écœurante odeur pestilentielle des cadavres, nous vivons de brefs moments de détente, nous sommes dans les tranchées, nous sommes dans l'horreur de la guerre qui se prolonge d'une façon effroyable dans les hôpitaux...

Le narrateur se demande comment cela fut possible.

Les adultes les ont trahis, ceux en qui ils avaient confiance leur ont menti; leurs professeurs, leurs parents, tous les ont poussé à partir à la guerre, ils «*nous jetaient vite à la figure le mot lâche*» (p. 16). Il est parti avec toute sa classe de lycée, le professeur qui les a endoctrinés en tête, se faire incorporer avant l'appel.

Ils les ont cru ces adultes, mais leur enthousiasme, leur idéal, leur bonne volonté de se battre pour la patrie n'ont pas duré longtemps. Après 10 semaines d'instruction leur transformation fut radicale & en fait nécessaire, sinon ils seraient morts tout de suite, remarque-t-il.

Sans cesse P.B revient sur le fait que la guerre les a transformés, abîmés, détruits. P. 21 *aucun de nous n'a plus 20 ans... nous sommes de vieilles gens.*

p. 23 *nous sommes devenus des brutes d'une façon étrange & douloureuse.*

p. 28 *nous devînmes durs, méfiants, impitoyables, vindicatifs, brutes.*

p. 52 *pour survivre dans la zone où commence le front, nous sommes devenus des hommes-bêtes.*

p. 58 *la guerre a fait de nous des propres à rien.*

p. 99 *nous sommes devenus des animaux dangereux... la fureur qui nous anime est insensée... cette vague qui nous porte... qui fait de nous des bandits de grand chemin, des meurtriers... des démons.*

p. 107 *je crois que nous sommes perdus.*

Cela revient souvent; désespéré il pense, *tout n'est forcément que mensonge ou insignifiance, si la culture de milliers d'années n'a même pas pu empêcher...cela p. 218.*

Quand R. écrit cela, une dizaine d'années après la guerre, on peut penser que les pensées de Paul sont les siennes en 1928. N'est-ce pas ce qu'il ressent alors? Sa vie mouvementée n'était-elle pas une manière de s'étourdir pour oublier ce cauchemar?

Il décrit de façon vivante & déchirante ce qui fait le quotidien du soldat au

front: les rats, les poux, la pluie (*elle coule dans nos cœurs*), la fatigue, le manque de sommeil, la peur, l'inexpérience des recrues, la folie qui s'empare de certains, la satisfaction des besoins primaires comme la nourriture, l'alcool, le tabac, tous 3 essentiels pour le soldat.

Dans cette horreur omniprésente, ce qui les sauve c'est la camaraderie qui les unit.

p. 28 mais le plus important ce fut qu'un ferme sentiment de solidarité pratique s'éveilla en nous, lequel, au front, donna naissance ensuite à ce que la guerre produisit de meilleur: la camaraderie.

Cette camaraderie est si forte qu'il est presque triste de les abandonner pour partir en permission, car seront-ils vivants à son retour?

Il faudrait aussi lire la page 225; l'histoire des bottes russes qui passent d'un soldat à l'autre; qu'il porte à son tour & qu'il donnera à Kat...

Il évoque les plaisanteries de soldats *des plaisanteries ignobles & féroces...cela nous empêche de devenir fous...nous avons l'humour, parce que, autrement nous crèverions*. Il parle aussi de leur *gaminerie la plus stupide* pour oublier l'horreur.

Ne pas réfléchir, cela revient souvent aussi dans le livre. *Il ne faut surtout pas réfléchir... En réalité nous n'oublions rien...les horreurs sont supportables tant qu'on se contente de baisser la tête, mais elles tuent quand on réfléchit* p. 120. p. 163 *Je m'effraie; il est mauvais de continuer à réfléchir.*

Dans ce livre il y a des pages impressionnantes. Les descriptions sont hallucinantes, on comprend que les producteurs de cinéma se soient précipités pour l'adapter!

Les descriptions des premières lignes (p54), de l'hôpital, les morts, les rats, les chevaux blessés...& puis au détour d'une page la beauté de la nature malgré tout...le film est déjà dans ce livre très visuel.

Mais ce qui caractérise ce roman c'est le désespoir de Paul Bäumer, il dit à un moment qu'il aimerait pouvoir pleurer dans les bras de sa mère, son désespoir & sa lucidité, bien qu'il se force à ne pas penser. Les dernières pages sont déchirantes de désespérance.

C'est un livre totalement pacifiste, humaniste, on n'y trouve aucune admiration de la guerre, aucun faits d'armes glorieux, aucune exaltation du sentiment national, rappelons-nous le passage racontant la visite du Kaiser sur le champ de bataille & la discussion des camarades avec Paul qui s'ensuit, c'est la description implacable d'un irrémédiable gâchis, d'une barbarie absurde, d'une douleur inconsolable.

R. qui a fréquenté l'hôpital militaire de Duisbourg pendant la guerre fait dire à Paul p. 218 *Seul l'hôpital montre bien ce qu'est la guerre.*

Il s'étonne à un moment qu'il n'y ait pas eu plus de mutineries & d'indiscipline p. 233.

(Rien à voir avec le livre de E. Jünger «Orages d'acier»)

Pour moi ce livre est une réussite totale, il n'a pas pris une ride, je l'ai choisi car mon petit-fils le lisait il y a 2 ans avant de rentrer en 3ème & le trouvait très bien, je ne l'avais jamais lu c'était l'occasion, d'autant plus en cette année du centenaire, je l'ai trouvé très dur, très émouvant, il sonne juste & vrai.

J'ajoute un petit post-scriptum sur le titre du livre, à l'ouest rien de nouveau, phrase que l'on trouve à la dernière page du livre qui forcément n'est plus le texte du narrateur lui-même, à lui seul il résume la cruauté de la guerre, le jour de la mort de Paul Bäumer, le communiqué se borne à dire qu'il n'y a rien de nouveau sur le front de l'ouest.

Un mort c'est normal!

Quoi de plus normal cette mort en temps de guerre?

En fait il ne s'est rien passé...

*Vous ne reverrez plus les monts, les bois, la terre
Beaux yeux de mes soldats qui n'aviez que vingt ans...
Hélas, la nuit immense est descendue en vous.*

Émile Verhaeren 1916